

XI. RENONCEMENT ET MINISTÈRE PASTORAL

Sur la mort vivifiante de Jésus-Dieu qui se produit toujours de manière bien sensible chez les parfaits. Que l'acquisition des vertus exige le prix du sang. Quels sont les asiles des vertus et que celui qui ne monte pas à partir du premier degré graduellement vers le royaume des cieux n'y entrera jamais. Quo chez les parfaits il y a joie et allégresse et non des larmes et qu'ils répandent les flots de la théologie. Et, pour finir, qu'il ne faut pas briguer les charges sans la grâce qui donne l'assurance à notre coeur et nous appelle à paître le peuple de Dieu. Et en quoi consistent l'oeuvre de ceux qui président et le soin des brebis raisonnables et comment les pasteurs doivent les paître.

Les effets de la mort vivifiante de Jésus-Dieu, et son efficacité admirable qui se produit toujours chez les parfaits en vertu et connaissance, ce n'est pas n'importe quel auditeur qui les discernera, quoi qu'on puisse s'imaginer là-dessus, mais ceux-là seulement qui ont reconnu et compris clairement cette parole si sainte de l'Apôtre : «La figure de ce monde passe; il faut donc que ceux qui ont femme soient comme n'en ayant point; ceux qui achètent, comme ne possédant pas; ceux qui pleurent comme ne pleurant pas; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en abusant pas.» Et de même, ceux qui ont des soucis, comme n'en ayant pas; ceux qui travaillent, comme ne travaillant pas; et encore : «Comme morts, voici que nous vivons; comme ne possédant rien, et nous possédons tout.» Ne te contente donc pas de parcourir simplement ces mots en t'imaginant que tu en as compris du premier coup le sens caché; au contraire, examine minutieusement avec moi, mon cher, les dispositions intérieures de ton âme et nous le montrerons d'après les choses visibles la manière d'interpréter ces paroles. Écoute avec soin ce que nous disons.

Celui qui est déjà mort n'est plus en état de sentir rien de ce qui est visible et celui qui n'a rien est privé de tout; tout lui manque et il a tout à désirer. Mais celui qui possède tout, pour quel autre objet de cette vie éprouverait-il encore du désir, puisqu'il a obtenu d'un coup toutes choses et qu'il n'a rien omis dont il doive encore désirer l'acquisition ? Alors bienheureux celui qui a recherché effectivement tout cela; qui par expérience l'a saisi, l'a vu et appris. Car nos paroles ne sont pas des mots vides; mais, de même qu'il existe des maisons, des villes et des palais disposés par endroits selon les routes et les contrées, ainsi, sur la voie elle-même qui conduit au ciel, les commandements de Dieu et les vertus se répartissent par intervalles et par endroits. Nous donc, si nous en parlons, c'est dans la mesure où là parole est capable d'exposer ces créations visibles, leurs grandeurs et leurs beautés. Mais celui qui ne fait que lire, comment, à partir des seules paroles, parviendra-t-il à contempler les choses elles-mêmes ? Jamais, diras-tu. Et, s'il ne peut en devenir le spectateur, comment pourra-t-il devenir possesseur d'un seul de ces biens ? Sans doute on peut les voir, ou en voir une partie, mais non les acquérir. S'il ne s'agit que de voir, d'en entendre parler et de raconter à d'autres à son tour ce que l'on a entendu, cela est facile et à la portée de tous; mais pour acquérir quoi que ce soit, il faut payer le prix. Et ce qu'il faut donner pour l'achat de tels biens, ce n'est ni de l'or, ni non plus de l'argent, mais du sang, car c'est par son sang que chacun de nous, s'il le veut, les achète un à un. Si l'on n'est pas vraiment immolé comme une brebis pour une soule et n'importe quelle vertu en versant son sang pour elle, on ne l'acquerra jamais; car la mort volontaire est le moyen prévu par Dieu pour que nous obtenions la vie éternelle. Meurs et tu vivras. Tu ne veux pas ? Alors, tu es mort.

Mais voyons ces demeures et ces maisons des vertus, ce qu'elles sont et quelles sont celles qui exigent de nous que nous versions notre sang pour les acquérir. La première demeure est le séjour de la bienheureuse humilité, car il est écrit : «Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume de Dieu leur appartient.» Par conséquent celui qui veut entrer dans cette demeure et acquérir en même temps le royaume des deux, si, devant ses portes, comme le béliard, il ne se livre pas lui-même pieds et mains liés pour être immolé par le premier venu, s'il n'est pas sacrifié et mis définitivement à mort, après avoir tué sa volonté propre, il ne pénétrera jamais à l'intérieur et il n'entrera pas en possession de cette vertu; et s'il n'a pas celle-là, il n'en aura aucune autre. Car il n'est pas possible à celui qui saute celle-ci de parvenir un jour à la suivante, parce que Dieu les a placées dans un ordre et selon des degrés. Comme des îles dans l'immensité de la mer, c'est ainsi qu'en pleine vie présente tu imagineras avec raison la position de ces vertus : elles sont à distance l'une de l'autre et comme réunies par des sortes de ponts éloignés de toute terre, suspendus et reliant solidement une (vertu) à l'autre. De toutes ces vertus la première est donc la

bienheureuse humilité, dans laquelle on pénètre par la pénitence à partir de la porte occidentale; celui qui a séjourné suffisamment en celle-ci, débouche sur la porte orientale et, s'engageant sur le pont, il s'avance alors vers la demeure et la maison du deuil; après avoir séjourné en cet endroit, où il s'est lavé et purifié dont il a apprécié la beauté, il passe dans le refuge de la douceur; de là, il passe en courant vers le lieu où règnent la faim et la soif de justice, puis il atteint le palais de la miséricorde et de la compassion; quand il l'a franchi, ou mieux quand il y a pénétré, il trouve le trésor royal de la pureté; une fois là, il voit le roi de gloire assis à l'intérieur, celui qui est invisible à toute créature.

Songe maintenant, je t'en prie, que le corps est un palais et l'âme de chacun de nous, hommes, un trésor royal; Dieu, qui s'est uni à elle grâce à la pratique dès commandements, la rend toute pleine de lumière divine et dieu elle-même par l'effet de son union et de sa grâce. A cet état vraiment digne de Dieu parvient quiconque suit la dite route des vertus; passer par ailleurs et brûler l'une ou l'autre des étapes pour atteindre par quelque manoeuvre la demeure suivante, c'est une manoeuvre absolument impossible. C'est ainsi, en effet, que notre Maître le Christ, a établi que se ferait l'entrée dans le royaume des cieux et l'on ne peut faire autrement. Si la mer ne peut franchir ses limites, combien plus celles-ci seront-elles gardées intangibles et inamovibles. D'une autre manière, la montée pour aller au ciel ressemble à une échelle avec ses degrés. Il nous appartient d'être volontairement plus zélé qu'un autre, de monter plus rapidement l'échelle et de devancer les autres; mais c'est une manoeuvre tout à fait impossible pour les hommes, au lieu de commencer par le premier échelon et gravir l'échelle graduellement, de sauter de quelque leçon le premier échelon et de se trouver sur le suivant. Ceux qui mettent le pied hors de cette voie droite et de cet ordre commettent bien des erreurs. Pas plus qu'il n'est possible sans échelle de monter dans une maison élevée et de parvenir dans cette chambre impériale bien connue où l'empereur séjourne en personne, sans passer par le vestibule du palais impérial, il n'est pas possible à celui qui ne suit pas l'ordre indiqué d'entrer dans le royaume des cieux. Tous ceux, en effet, qui seraient hors de la voie royale – que personne ne les abuse ! – inconsciemment, s'égarent dans leur marche.

Mais, Seigneur, guide des égarés, voie qui n'égaras pas ceux qui vont vers toi, ramène-nous tous et place nous devant cette échelle, la tienne; et pour qu'elles la saisissent, de ta main dirige nos mains et donne-nous la force de nous élever de terre et de poser le pied sur le premier échelon, de sorte que nous sachions que nous avons au moins saisi quelque chose et que nous nous sommes un peu élevés de terre. Car il nous faut d'abord monter un peu vers toi, afin que toi, le bon Maître, tu descendes ensuite beaucoup pour t'unir à nous. Indique-nous, Maître, la porte du royaume, celle du vestibule, afin que nous persévérions à frapper à cette porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre pour nous grâce à notre mort volontaire : que, parvenus à l'intérieur, nous frappions à chacune des portes tour à tour, et que nous ouvrions aussi celles-là; qu'en nous entendant gémir et battre notre poitrine, tu te hâtes de descendre de tes appartements sublimes, toi, le Dieu compatissant et miséricordieux et que nous entendions résonner le pas de les pieds tout immaculés et que nous sachions comme tu ouvres les portes intérieures fermées aux pécheurs que nous sommes; que, parvenu près de nous, tu nous dises : «Qui frappe ?» et que nous te répondions avec des pleurs et des gémissements, avec joie et tremblement. C'est nous, Maître, nous, les indignes, les pauvres, les rejetés et misérables, tes serviteurs; nous qui jusqu'à présent errions pitoyablement par les montagnes, les précipices et les ravins; nous qui avons souillé stupidement ton saint baptême, renié notre alliance avec toi; nous qui avons fui et qui avons déserté de plein gré chez ton ennemi, qui tend aussi des pièges à notre âme. Mais maintenant que nous nous sommes souvenus de toi, de ton amour pour les hommes et de ta bonté, nous nous sommes échappés de là et, fatigués, nous arrivons en grande crainte et tremblement.

Pardonne-nous et ne t'irrite pas contre nous, Maître; par pitié et miséricorde pour les malheureux que nous sommes, ouvre-nous, Seigneur, et ne le souviens plus de nos méchancetés; n'aie pas non plus de rancune pour notre ingratitude, car il y a longtemps que nous sommes là à frapper, et ne refuse pas de nous entendre, nous, tes serviteurs, de peur que nous n'ayons la faiblesse de retourner en arrière. Nous nous sommes épuisés à frapper aux portes du vestibule de ton royaume; ouvre-nous, toi qui es par nature Ami de l'homme, par compassion pour nous. Car si tu ouvres tant soit peu devant nous la porte de ta miséricorde, qui ne frémira de te voir ? Qui ne se prosternera avec crainte et tremblement pour implorer ta pitié ? Devant toi, qui possèdes des myriades et des myriades d'anges et des milliers de milliers d'archanges, de Trônes et de Puissances, en te voyant quitter tes sommets, descendre vers nous, venir à notre rencontre et nous ouvrir, nous recevoir avec bienveillance, tomber à notre cou et nous embrasser, qui ne

sera pris aussitôt de saisissement et ne défailira comme mort ? Ses os se répandront à terre comme de l'eau et il pleurera nuit et jour, en évaluant l'océan de ta miséricorde et de ta bonté, en ayant sous tes yeux la gloire et l'éclat de ton visage. Gloire à toi qui en a disposé ainsi. Gloire à toi, toi as bien voulu nous apparaître et t'unir à nous. Gloire à toi, qui t'es révélé à nous et qui t'es fait voir à cause de ton immense compassion, toi, invisible par nature même pour les puissances célestes. Gloire à toi, qui possèdes une pitié ineffable à notre égard et qui as daigné, en vertu de notre pénitence, habiter et te promener en nous.

Ô immensité de gloire ineffable, ô excès d'amour ! Celui qui contient toutes choses habite à l'intérieur d'un homme corruptible et mortel, dont toutes choses sont au pouvoir de celui qui l'habite, et l'homme devient vraiment comme femme qui porte un enfant. Ô prodige stupéfiant, d'un Dieu incompréhensible, oeuvres et mystères incompréhensibles ! Un homme porte sciemment en lui Dieu comme lumière, celui qui a produit et créé toutes choses, y compris l'homme qui le porte; celui-ci le porte à l'intérieur comme un trésor qui transcende mots, parole, qualité, quantité, image, matière et figure, formé qu'il est dans une beauté inexplicable, tout entier simple comme la lumière, lui qui transcende toute lumière; et cet homme, serrant ses mains autour de son corps, circule au milieu de nous, ignoré de tous ceux qui l'entourent. Qui décrira donc en termes suffisants la joie de cet homme ? Que pourrait désirer d'autre un tel homme ? No sera-t-il pas plus heureux et plus glorieux que n'importe quel empereur, plus puissant et autrement puissant que n'importe quel prince, plus riche que n'importe quel monde et que tous les mondes visibles ? Quelle chose fera jamais défaut à un tel homme ? Réellement, aucun des biens de Dieu, jamais.

Mais prends garde, toi qui as été jugé digne de devenir tel – toi à qui j'adresse maintenant la parole –, toi qui as obtenu à demeure en toi-même Dieu tout entier, de ne faire, ni de proférer de tes lèvres rien d'indigne de sa volonté; sinon tu perdras aussitôt le trésor caché en toi, car lui, il se sera éloigné de toi. Honore-le de toutes tes forces et n'introduis dans ta maison rien de ce qui lui déplaît et qui répugne à sa nature; sinon il te laissera et, s'en ira, irrité contre toi. Ne l'accable pas de paroles et de prosternations, en osant sans rougir calculer à part toi et dire : «Je vais montrer une ferveur extraordinaire et un amour très ardent pour lui, afin qu'il admette ma bonne intention et qu'il connaisse quo je l'aime et que je l'honore.» Sache-le bien, avant même que tu les conçoives, lui de son côté sait toutes les démarches de ta pensée sans que rien lui échappe. Ne tente pas non plus de le retenir avec les mains de ton intelligence, car il est insaisissable, et tu auras beau t'enhardir à le toucher ou t'imaginer le tenir, tu n'auras rien au-dedans; au contraire il disparaîtra aussitôt entièrement de toi, et toi, avec beaucoup de regrets et de larmes, tu te meurtriras toi-même de coups sans en retirer vraiment aucun avantage. Il est la joie et ne supporte pas d'entrer dans une maison de deuil et de tristesse, pas plus que l'abeille diligente ne supporte d'entrer dans une maison enfumée; mais si, sans inquiétude et dans la joie, tu te tiens prêt, il se trouvera de nouveau au-dedans de toi; laisse alors le Maître, sans l'importuner, se reposer sur ton âme comme sur un lit.

Et ne commence pas non plus à dire en toi-même : «Si je ne pleure pas en sa présence, il se détournera de moi en pensant que je le méprise.» S'il avait voulu que tu pleures après avoir atteint la perfection, comme si tu étais encore pénitent, c'est plutôt en se faisant voir de loin, en se cachant, ou même en t'illuminant, qu'il t'aurait accordé de le faire pour purifier et orner ta maison; mais après ta pénitence et ta purification par les larmes, il est venu t'accorder le repos de tes peines et de tes gémissements, la joie et l'allégresse au lieu de la tristesse. Tiens-toi donc droit, je ne dis pas seulement par le corps, mais par les démarches et les élans de ton âme. Fais le silence, en pensant que le roi des rois est arrivé dans ta maison. Parle énergiquement à tous les portiers de ta maison, je veux dire à tes propres sens : «C'est le roi ! – (comme l'on) dit – Tenez-vous bien aux portes; tenez-vous en silence et grand respect. Que personne ne s'approche de la porte pour frapper; que nul cri, proche ou lointain, ne parvienne jusqu'à l'intérieur; que personne n'avance subrepticement le pied jusqu'à l'intérieur; sinon le roi nous abandonnera aussitôt et s'en ira.» Après cet avertissement, tiens-toi dans la joie éclatante de ton âme; contente-toi de voir ton Maître, l'illimité qui est en toi limité sans l'être réellement de comprendre sa beauté incomparable et de concevoir inconcevablement son très saint visage qui reste inaccessible aux anges, aux archanges et à toutes les puissances célestes. Sois stupéfait, réjouis-toi et exulte avec des tressaillements de joie spirituelle, pieusement attentif à faire et à dire ce qu'il t'ordonnera.

Attention donc à ce que je le dis. Ce n'est pas comme les rois de la terre, comme s'il était lui aussi à la merci de subordonnés, qu'il te demanderait quelque chose pour son service et usage personnels; il est absolument sans besoin et ce n'est qu'après avoir enrichi ses serviteurs qu'il se présente dans leur maison. Ainsi, puisqu'il est sans besoin, comme j'ai dit, et qu'il t'a

enrichi en t'affranchissant du besoin par sa présence, sois attentif à ce que dira en toi celui qui, venu de si haut, sort du sein béni de son Père sans se séparer de lui et descend des cieux jusqu'à ta bassesse. Car jamais tu ne saurais trouver qu'il a fait cela en vain; au contraire, pour le salut de beaucoup d'autres également, c'est ainsi que notre bon Maître ami des hommes agit toujours à son habitude. Donc, comme nous l'avons dit, si tu le reçois avec honneur, si tu lui fais place et, que tu lui procures le silence, sache-le bien : tu entendras les secrets qui viennent du trésor de l'Esprit, non pas en te penchant simplement sur la poitrine du Maître, comme autrefois Jean, le bien-aimé du Christ, mais en portant tout entier dans ta poitrine le Verbe de Dieu; tu prêcheras en théologien les paroles anciennes et nouvelles de la théologie et tu comprendras parfaitement toutes celles qui ont été prononcées et écrites auparavant; tu deviendras un instrument qui sous les doigts (de l'artiste) rend des sons plus harmonieux que n'importe quelle musique.

Mais vienne un jour la tristesse et laisse-la se pencher à l'intérieur de la maison, aussitôt s'envole la joie; viennent l'emportement ou la colère, aussitôt s'éloigne le doux et pacifique; viennent la haine ou le dégoût contre quelqu'un, aussitôt fuit celui qui s'appelle Amour et qui est vraiment amour par lui-même et amour subsistant; laisse approcher la jalousie ou la querelle, et celui qui ne garde pas rancune et dont la bonté déteste ces défauts deviendra tout entier invisible. Et s'il sait que la méchanceté, la ruse et l'indiscrétion rôdent au-dehors tout autour de la maison et que tu ne les chasses pas sur-le-champ avec colère, mais qu'il te voie plutôt porté à favoriser ses ennemis et à permettre qu'ils s'approchent de lui, lui, qui n'a ni duplicité, ni méchanceté, ni indiscrétion, ne te fera même pas connaître qu'il s'est éloigné, mais te laissera dans cette inconscience. Si, de ton côté, après avoir été admis à l'audience d'un tel Maître, toi qui es devenu spectateur d'une telle gloire et possesseur d'une telle richesse – je veux dire du royaume des cieux, qui est Dieu lui-même –, tu prends garde, selon ce qui a été dit, que rien de tout cela ne pénètre dans la maison de ton âme et tu procures au roi le silence complet de ce côté, mais que, tournant ailleurs ton visage, autrement dit ton intelligence, tu te mettes à parler à un autre interlocuteur, montrant par le fait même le dos au Dieu inaccessible que toutes les armées célestes fixent avec crainte et tremblement, sans oser cligner des yeux, ne sera-t-il pas juste qu'il t'abandonne aussitôt, comme un indigne qui le méprise ? Mais tu réponds qu'il est l'ami des hommes ? C'est bien ce que je dis moi aussi; mais c'est à l'égard de ceux qui ont conscience de sa bonté, qui l'honorent dignement et lui rendent grâces. Si, en effet, ne faisant aucun cas de son amour et de sa douceur, tu te prêtes à l'amour d'un autre et que tu fixes entièrement sur cet autre l'élan de ton âme, si tu prends plaisir à quelque jouissance, telle que nourriture, boisson, habits, spectacle séduisant, or et argent, ou que ton âme reçoive intérieurement l'empreinte du désir de tout autre objet, est-ce que celui qui est par nature pur, saint et immaculé, celui qui t'a rendu tel toi-même par l'Esprit, admettra le moins du monde de rester avec toi qui as consenti à autre chose ? Est-ce qu'il ne t'abandonnera pas aussitôt ? C'est tout démontré.

Admettons que tu ne lasses rien de tout cela, que tu chasses loin de toi toute passion, que tu rejettes toute malignité, que tu écarteres de toi toute convoitise, que tu renonces à tout attrait passionné et à l'affection naturelle pour tout homme et parent, que tu parviennes à la perfection de l'impeccabilité et de la pureté, comme nous, l'avons décrite ci-dessus, admettons encore pour qu'enfin ce que je dois dire devienne clair pour tous – que tu aies tout entier en toi celui qui est au-dessus de tous les cieux : d'aucun côté tu n'éprouves de trouble, tu ne te détournes vers personne d'autre, mais tu vis continuellement avec Dieu, gardant ton intelligence dans le royaume d'au-dessus des cieux. Or voici que soudain on t'appelle, ou te montre ici une grande ville avec une population considérable des maisons, des palais variés et vastes, des églises immenses et très belles, des prêtres, des évêques, l'empereur avec le sénat sacré, ses officiers et ses ministres; ensuite – pour laisser de côté toute autre cause et circonstance de passion –, tous ceux-là, je dis bien l'empereur, les notables et la foule des habitants de la ville te prient et te conjurent avec larmes de prendre leur direction, d'être leur pasteur et de leur venir en aide. Si donc, avant d'en avoir reçu la permission de Dieu qui t'a établi pour régner avec lui, tu méprises et abandonnes les biens d'en-haut et éternels qu'il t'a donnés, au point de descendre dans ce lieu de troubles pour vivre ici au milieu des choses corruptibles et visibles avec ceux qui t'ont invité, ne sera-t-il pas juste que Dieu te prive de tous ces autres biens et qu'il te laisse prendre uniquement dans les seconds ton héritage et ta jouissance, cet durant cette vie et après ta sortie du corps ?

Ce qu'il fallait donc, même si c'était Dieu qui te parlait et t'ordonnait de descendre pour paître les âmes, c'est tomber à ses pieds, pleurer et lui dire avec une affliction et une crainte profondes : «Maître, comment t'abandonnerai-je pour me rendre dans cette vanité et les multiples tracas de cette occupation ? Jamais, Seigneur. Ne sois pas irrité contre moi, ton

serviteur, et ne me rejette pas de si haut dans ce chaos. Non, Maître, ne me prive pas de cette lumière de ta gloire et ne ramène pas dans une si grande obscurité le misérable et le malheureux que je suis. Ai-je péché sans te savoir, Maître ? Est-ce pour cela, que tu me renvoies là d'où tu m'as retiré avec bienveillance, toi, le Miséricordieux ? Est-ce que tu vas t'éloigner de moi à ce point, toi qui m'as enlevé tant de fautes et de péchés ? Eh bien ! s'il m'est arrivé de commettre quelque faute, punis-moi sur place; taille-moi en pièces, si tel est ton bon plaisir, pourvu que tu ne m'envoies pas là-bas.»

Et s'il ajoutait ceci : «Va, pais mes brebis; va, convertis tes frères,» il fallait de ton côté lui répondre : «Hélas, Maître, je vais donc être séparé de toi, indigne que je suis ?» Et si là-dessus il te disait encore : «Mais non, car je serai là-bas avec toi», de ton côté il fallait te prosterner, il fallait pleurer, arroser de tes larmes; en esprit ses pieds immaculés, en disant : «Comment seras-tu avec moi, Maître, si en descendant là-bas je rentre dans les ténèbres ? Comment continueras-tu de vivre avec moi, si le penchant de mon cœur, changeant comme il est, cède aux flatteries et aux éloges des hommes ? Comment m'accueilleras-tu, si j'ai le malheur de me laisser exalter par l'orgueil ? Comment ne fuiras-tu pas, si je ne dénonce pas hardiment, pour défendre le droit, des injustices et des iniquités chez les empereurs et les puissants ? Comment agirai-je en cela et pour le reste selon ton gré pour que tu m'assistes et me donnes ta force, pour que tu ne m'abandonnes pas après mes chutes et que tu ne t'éloignes pas d'un indigne comme moi, en me laissant tout seul là-bas gisant à terre ? Je crains que l'avarice, l'amour de l'argent ne s'emparent de moi; je redoute que la chair révoltée ne me domine, que la volupté ne me séduise, que l'inquiétude ne m'obscurcisse, que la faveur des notables et des empereurs ne m'exalte contrairement au bien, que l'importance du pouvoir ne m'enfle et ne me soulève contre mes frères, que par la gourmandise et l'ivrognerie je ne sois entraîné loin des convenances, que par la débauche les tissus légers de mon âme ne soient épaissis, que les menaces des hommes ne m'effrayent et ne me lassent transgresser tes commandements, que les instigations des confrères en épiscopal et de amis ne me rendent complice d'injustice, soit que je me laisse devant leurs propres injustices, soit que je coopère à leurs mauvaises actions, que je ne les reprenne pas avec hardiesse et que je ne montre pas mon opposition en faveur de tes commandements. Mais comment pourrai-je tout dire, Maître ? Voici en moi des possibilités innombrables, que tu es plus à même de connaître que moi, Seigneur. Ne m'expose donc pas à de si grands périls, Ami des hommes. Tu connais l'humeur difficile des hommes, leurs railleries, les injures et les calomnies, en particulier de la part des plus savants qui sont enflés par la sagesse du monde que la grâce a abolie. Aie donc pitié de moi, Ami des hommes et ne me renvoie pas là, en bas, pour être entouré de si nombreux et si grands périls.»

Voilà ce que tu devrais redouter, et bien plus que cela encore, en suppliant qu'on ne te fasse pas descendre du ciel vers les choses d'ici et vers la terre. Supposons même que le roi bienveillant et si bon, prenant en considération ton amour et ton humilité t'ait dit de nouveau : «Ne crains pas, dit-il. Puisque je t'ai promis de rester avec toi, tu ne seras dominé absolument par aucun adversaire; car tu m'auras comme allié en toute circonstance et je te glorifierai encore plus là, en bas, et ensuite tu reviendras ici avec un éclat plus grand et plus radieux et tu régneras avec moi pour les siècles sans fin.» Non, même alors, ce ne serait pas le moment de t'enhardir ou d'être absolument sans souci, mais tu devrais rester dans la crainte et le tremblement, comme précipité d'en-haut au fond de quelque puits très profond plein de reptiles de tout genre et de bêtes, pour accéder dans cette disposition à la métropole ou au patriarcat ou à quelque autre charge comme l'épiscopat ou le gouvernement d'une foule.

Mais, si tu ne peux te déclarer tel que celui que nous avons décrit et si tu t'imagines plutôt monter comme vers un sommet en parlant du bas, quelle témérité, quel aveuglement, quelle extrême ignorance ! Ce ne sont point là des pensées et des sentiments d'homme raisonnable, mais d'insensé et de païen, ou pour mieux dire, de cadavre qui ne voit pas, ne sent pas, ne vit pas, ne connaît pas le moins du monde Dieu ni ce qu'est le jugement futur de Dieu qui nous attend. Sans doute, être à la tête d'un troupeau, veiller au salut du prochain est chose avantageuse, puisque la charité est le parfait résumé de la loi et des prophètes. Personne ne dira le contraire; aussi bien lorsque le Christ demanda à Pierre par trois fois s'il l'aimait et que celui-ci déclara : «Oui, Seigneur, tu sois que je t'aime,» il lui répondit : «Si tu m'aimes, dit-il, pais mes brebis.» Mais ce n'est pas inconsidérément ni par le premier venu que ce ministère doit être brigué; au contraire il faut y aller avec une minutieuse circonspection et avec crainte; c'est tout démontré pour ceux qui n'ont pas l'oeil de l'âme complètement dans les ténèbres. Beaucoup en effet, sans même savoir ce qu'est le mot lui-même, ni connaître de quelle manière le Seigneur a commandé à Pierre de paître ses brebis, accèdent, hélas ! à cette charge avec témérité et ne rougissent pas de diriger impudemment le troupeau du Christ.

Mais voyons, si vous voulez bien, et examinons ce qu'est cette parole et quel en est le sens. «Pais mes brebis,» dit le Seigneur. En disant cela à Pierre, veut-il parler d'un gouvernement temporel, ou bien du souci des biens et des affaires de cette vie, en ce qui concerne bien entendu ses brebis raisonnables, pour qu'elles soient gardées sauvées par ses soins ou même qu'elles lui soient données en bénéfice ? Ne dit-il pas de se préoccuper de les nourrir et de leur procurer le vêtement ? N'ordonne-t-il pas à l'Apôtre de conduire les étrangers sous son propre toit, d'assister les malades ou de s'astreindre, quand tous les fidèles sont réunis ensemble, au souci de trouver le nécessaire pour les nourrir et les vêtir ? Jamais, en aucune façon. Dieu ne lui a rien commandé de semblable. Comment le voyons-nous ? D'après les paroles même du Seigneur, car il dit à ses apôtres : «N'acquérez ni or, ni argent, ni bâton, ni besace, ni deux tuniques.» Si donc il leur fait une loi de ne rien acquérir du tout, comment leur ordonnera-t-il de faire des distributions aux autres ou de se soucier le moins du monde de telles choses ? Il dit encore : «Prenez garde que votre cœur ne s'appesantisse par l'excès du boire et du manger et par les soucis de la vie,» et puis : «Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour la nourriture qui dure jusqu'à la vie éternelle.» Et ce n'est pas pour eux seulement, mais pour nous aussi à travers eux qu'il dicte ces lois et ces préceptes et bien d'autres encore plus importants. Car après avoir dit : «Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ou boirez, ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. Regardez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent,» il ajoute peu après : «Ne vous inquiétez donc pas, en disant : Que mangerons-nous, ou quo boirons-nous ? Tout cela ce sont les Gentils qui le cherchent. Or votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. N'ayez donc pas de souci pour le lendemain.» Après leur avoir donc dit tout cela et bien plus encore que cela, il a ajouté enfin ceci : Ce que je vous dis, c'est à tous que je le dis.»

Mais celui qui ne permet à personne de s'inquiéter pour le lendemain et ordonne au contraire de ne chercher que le royaume de Dieu et sa justice, comment aurait-il donc jamais ordonné, en contradiction avec ces préceptes, que l'apôtre s'inquiète du nécessaire pour nourrir et vêtir ses brebis, et de les protéger ou de les venger dans leur personne et dans leurs biens ? En aucune façon, et c'est ce qu'il montre par les paroles suivantes : «Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups» et encore : «Et moi, je vous dis de ne pas tenir tête au méchant; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui encore l'autre; et si quelqu'un veut te faire un procès et prendre ta tunique, donne-lui aussi ton manteau. Si quelqu'un te dépouille de tes biens, ne réclame pas.» Celui qui a envoyé ses disciples comme des brebis au milieu des loups, qui nous a fait une loi par leur intermédiaire de tendre encore l'autre joue à celui qui nous frappe sur la droite, d'abandonner encore notre manteau à celui qui veut nous faire un procès et prendre notre tunique, de ne pas réclamer nos biens à celui qui les enlève, comment aurait-il donc ordonné au pasteur désigné pour ses brebis de revendiquer la moindre chose terrestre, ou de s'attacher tant soit peu aux soucis de cette vie, ou d'engager ses ouailles dans ces soucis et ces entreprises que le pasteur lui-même le premier a reçu ordre d'éviter ? En aucune façon, c'est ce que les apôtres ont confirmé par leurs propres actes après l'ascension du Seigneur aux cieux. Non seulement ils ne se sont jamais mis le moins du monde en peine pour leur propre subsistance ou celle de leurs disciples, mais même pour les richesses offertes par ceux qui croient à notre Seigneur Jésus Christ, et déposées à leurs pieds, ils n'ont pas accepté le moins du monde de les administrer en personne ni de veiller à l'entretien des frères pour la nourriture et le vêtement. Ils dirent en effet au peuple, selon l'Écriture : «Il ne convient pas que nous délaissions la parole de Dieu pour servir à table. Choisissons pour cela des hommes capables et nous, appliquons-nous à la prière et au minis tété de la parole.»

Puisqu'il est ainsi démontré qu'il ne nous est nullement prescrit de nous soucier d'une chose terrestre, même en vue de nos besoins indispensables, ni de revendiquer en justice nos intérêts ou ceux de nos frères lésés et persécutés par des tiers, permettez que nous examinions ce que signifie la parole adressée par le Seigneur au coryphée des apôtres : «Si tu m'aimes, dit-il, plus que ceux-là, pais mes brebis.» Je sais bien que ces paroles sont claires après ce que j'ai dit et plusieurs parmi les gens sensés en ont sans doute déjà compris le sens, mais il faut que nous en parlions un peu nous aussi à votre charité à cause des ignorants.

Paître le troupeau, ce n'est pas autre chose évidemment que de prendre soin des ouailles par la parole et l'enseignement; c'est ce que le Christ lui-même a indiqué en s'adressant à Pierre ainsi : Combien de fois Satan a-t-il demandé de te cribler comme le froment ? Et moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas.» Et tout de suite il a ajouté et dit ceci : «Et toi donc, une fois

converti, affermis tes frères.» Que signifie donc : «affermis tes frères ?» D'après ton propre cas, lui dit-il, sois convaincu qu'il ne faut pas se laisser aller au désespoir, s'il leur arrive à eux aussi de commettre une faute. En effet, lui dit-il, qu'y a-t-il de pire que de m'avoir renié, moi, le Maître de l'univers ? Or, quand tu t'es repenti et que tu as pleuré amèrement, je t'ai jugé digne de compassion; malgré ton manque d'assurance à mon égard, je t'ai appelé sur la montagne avec les autres disciples et je ne t'ai pas adressé un seul mot de reproche pour cela. Une fois converti donc, affermis toi aussi tes frères; pais mes brebis. Et tu seras pasteur, non pas en les menant et les ramenant de pâturage en pâturage et en veillant à les garder bien nourris et gras de corps, ni en les entourant de clôtures et de murs, mais en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai prescrit, non pas à garder ceci et à négliger cela, mais à garder tout ce que je vous ai prescrit. «Allez – dit-il –, enseignez toutes les nations en les baptisant au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, en leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit.» Et il ajoute : «Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé; et celui qui n'aura pas cru, sera condamné.»

«Pais mes brebis.» Le pasteur des brebis sans raison ne se préoccupe ni d'agriculture, ni de commerce, ni de domicile, ni de tables bien garnies, ni de gloire, ni d'honneur; aucune autre affaire de la vie ne l'intéresse et il ne supporte pas d'y être tant soit peu attaché; et même, abandonnant maison, femme et enfants, il ne montre d'intérêt que pour son propre troupeau; pour lui il se prive de sommeil, s'absente au loin, sans prendre de lit ni emporter de couverture; il reste dehors à la chaleur du jour et il supporte d'un bout à l'autre le froid de la nuit, sans cesse en lutte contre les vents, la gelée, le plein air, sans jamais quitter la garde et le soin de ses brebis. Mais toi, tu as le loisir, chez toi, en route, ou lit et même à table, de paître mes ouailles. Comment cela ? En leur apprenant à garder pure, sincère et inébranlable la foi à mon égard, à m'aimer de toute leur âme, de toute leur pensée, comme je les ai aimées moi-même. C'est pour elles que j'ai exposé ma vie et que je suis mort. Présente-leur, au lieu d'une pâture matérielle, la nourriture vivifiante de mes commandements; apprends leur que c'est grâce à leur pratique et à leur accomplissement qu'ils parviennent à en tirer profit; exhorte-les et invite-les à s'en rassasier à toute heure, de manière qu'ils soient par ce moyen comblés et rassasiés de mes biens. Quels sont mes biens et par quels actes on les acquiert, tu le leur montreras en citant ces paroles : Vendez vos biens et donnez l'aumône, faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux. Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent. Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Que personne d'entre vous ne rende le mal pour le mal à personne. Pardonnez et l'on vous pardonnera. Si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. Soyez pauvres de biens, pour être riches d'esprit; méprisez la gloire d'ici-bas pour jouir de celle des cieux.»

Deux choses nous sont donc proposées, je veux dire : la vie et la mort; deux mondes : le visible et périssable et l'invisible éternel et indissoluble, le présent et le futur. Et les deux sont dirigés par deux êtres diamétralement opposés l'un à l'autre, je veux dire : Dieu et le diable qui est son adversaire le premier s'efforçant de nous sauver et nous invitant à la vie et au royaume éternel, l'autre souhaitant notre perte et notre mort et rugissant à chaque instant, cherchant qui dévorer par la jouissance des biens temporels et faire tomber sous le châtement éternel. Dans ces conditions, notre devoir consiste à fuir le mauvais, l'ennemi par excellence, et à nous réfugier auprès du Maître qui sauve, en implorant de lui le secours, afin de ne pas être réduits au pouvoir du prince des ténèbres et de ne pas tomber dans ses filets en devenant ses esclaves et ceux du péché. Et la preuve que le diable est le prince de ce monde et des ténèbres éternelles, écoute le Christ lui-même qui dit : «Voici que le prince du monde arrive et il ne trouvera rien en moi.» Cependant il est appelé prince du monde, non pas à titre de maître doté du pouvoir – loin de nous ce blasphème, car il n'a même pas pouvoir sur des pourceaux ! –, mais parce qu'il réduit en esclavage sous son pouvoir ceux qui ont cloués au monde par la convoitise des choses et des biens qu'il contient. Et il est dit prince des ténèbres, parce que, de son côté, étant déchu de la lumière, à l'origine, par sa révolte, il sera pour l'éternité héritier des ténèbres. Tandis que Dieu, notre Maître, en tant que Créateur et Auteur de toutes choses, règne par nature et avec plein pouvoir sur toutes choses, au ciel, sur terre et sous terre, car il est lumière sans déclin et inaccessible, Seigneur de toutes choses, présentes et futures. Donc ceux qui lui obéissent et gardent sans accrocs ses commandements, en jouissant, avec modération des choses passagères, en les prenant avec retenue et action de grâces, déjà, par les choses visibles elles-mêmes, sont ramenés vers les biens incorruptibles et éternels, parce qu'ils se sont soumis au Roi et Dieu de toutes choses et qu'ils ont observé ses préceptes. Tous ceux, au contraire, qui vont à l'encontre de ses commandements, se trouvent rangés avec l'adversaire; ils deviennent

ouvertement les ennemis de Dieu, comme le déclare le Sauveur lui-même : «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe.»

Que personne donc, mes bien-aimés, ne s'allie au prince des ténèbres et dominateur du monde; que personne ne s'engage contre notre Sauveur et Dieu dans l'armée du diable avec ses anges; que personne ne prenne parti contre sa propre âme et ne lutte pour hériter du feu éternel; non, je vous en prie, non, mes enfants, pères et frères. C'est une chose terrible de devenir nous-mêmes ennemis de Dieu, ne serait-ce que de l'entendre dire. Mais comment se fait-il que l'on s'engage dans une lutte contre le Christ et pour sa propre perte ? Je vais le dire tout de suite. Si quelqu'un, à raison ou à tort, t'insulte, t'injurie. ou te calomnie, et que tu ne supportes pas avec douceur cet affront, ou que, mordu au coeur par la tristesse, tu ne patientes pas en réfrénant la révolte de l'âme, mais que tu rendes l'insulte à l'insulteur ou que tu l'injuries et que tu commettes tout autre acte contre lui, ou encore, sans rien faire de semblable à son égard, tu t'éloignes en gardant cependant du ressentiment contre lui dans ton coeur et, que tu ne lui pardonnes pas de toute ton âme, du fond du coeur, et que tu ne pries pas pour lui, voici que tu es engagé dans la lutte contre le Christ, puisque tu vas à l'encontre de ce qu'il prescrit; tu es devenu son ennemi et tu as signé la perte de ton âme et confirmé tes péchés antérieurs en les rendant ineffaçables. Si, encore, quelqu'un te frappe à la joue droite et que tu ne lui présentes pas ensuite l'autre, mais que tu lui rendes au contraire le coup, tu es devenu soldat et homme à tout faire de Satan, l'adversaire; Lu n'as pas frappé seulement ton frère, mais, en sa personne, celui qui a dit de ne pas frapper et de présenter au contraire l'autre joue. Si quelqu'un également t'enlève ton or ou autre chose, en cachette ou ouvertement, qu'il l'ait emprunté par exemple ou pris de force et qu'il ne veuille plus te le rendre, parce qu'il a fait de mauvaises affaires et qu'il n'a pas les moyens, et que, de ton côté, tu ne supportes pas cela avec reconnaissance et sans rancune, mais si tu traînes devant les tribunaux l'auteur du vol, que tu gages des avocats en cherchant Je secours des hommes, que tu te présentes au tribunal, triste et lâché, poussant et traînant ton frère, usant de serments et de parjures et disposant l'autre à jurer, à se parjurer et à mentir– ce qui est pire que tout le reste –, et que, enfin, tu le livres à la prison et que tu fasses des pieds et des mains pour rentrer dans ton dû, comment n'es-tu pas manifestement un ennemi, et de toi-même ?

Toi qui as reçu l'ordre de visiter ceux qui sont en prison et de les assister selon les moyens, de ne pas réclamer ton bien à celui qui l'enlève, de donner aussi ton manteau celui qui veut te faire un procès et te prendre ta tunique; toi qui, de plus, a reçu l'ordre d'exposer ta propre vie pour le commandement de Dieu, lorsque tu te mets à plaider pour des biens périssables, manquant ainsi au précepte de Dieu, quand tu t'affliges, que tu te fâches et que tu fais jeter ton frère en prison, est-ce que manifestement tu ne deviens pas fou, en irritant Dieu, en le combattant et en te privant toi-même de la vie éternelle ? Ainsi celui qui veut paître le troupeau du Christ et nourrir ses ouailles par l'enseignement des préceptes énoncés, pour les entretenir dans la justice et les rendre fécondes, comment peut-il en même temps s'occuper de champs et administrer des domaines, les défendre en justice et repousser ceux qui veulent y porter atteinte injustement, et tantôt recourir aux juges, tantôt résister aux accusations et au mensonge, et parfois même se rendre responsable de serments et de parjures ? Car fatalement, si l'on dit soi-même la vérité, les adversaires vont mentir, jurer et se parjurer ouvertement. S'il en va ainsi d'habitude dans ces affaires, comment une âme qui aime Dieu le supportera-t-elle et comment Dieu le trouvera-t-il agréable ? C'est lui qui a dit : «Et moi, je vous dis de ne pas jurer du tout. Que votre langage soit : oui, oui, non, non; car ce qui est en plus vient du Mauvais.» Et encore : «En vérité, en vérité, je vous le dis : toute parole oiseuse que diront les hommes, ils en rendront compte au jour du jugement.»

Gardez-vous donc – si du moins nous vous persuadons, tout hommes que vous êtes, d'obéir à la vérité qui est le Christ et à ces paroles – de briguer les charges et le gouvernement d'autrui en vue d'une gloire humaine, d'une jouissance et d'une satisfaction du corps; craignez le jugement de Dieu et cette sentence redoutable que Dieu a mise sur la bouche du prophète (Ezéchiel) contre ceux qui paissent indignement ses brebis : Ainsi parle le Seigneur Adonaï : Ô pasteurs d'Israël, les pasteurs ne paissent-ils qu'eux-mêmes ? Ne sont-ce pas les brebis que paissent les pasteurs ? Vous dévoriez le lait, vous vous revêtiez de la laine, vous égorgiez ce qui était gras, vous ne paissiez pas mes brebis. Vous n'avez pas fortifié les débiles, vous n'avez pas soigné les malades, vous n'avez pas pansé les blessées, vous n'avez pas réconforté les mal portantes, vous n'avez pas ramené les égarées, vous n'avez pas recherché les perdues, et les fortes, vous les avez accablées et traitées avec violence et dérision. Et mes brebis ont été dispersées parce que vous n'étiez pas des pasteurs.» Et plus loin : «Ainsi parle le Seigneur Adonaï : Voici que je vais m'en prendre aux pasteurs et que je redemanderai de leurs mains mes

brebis et je cesserai de leur faire paître mes brebis» et encore : «Si la sentinelle, voyant venir l'épée, ne sonne pas de la trompette, et que l'épée qui survient surprenne l'un d'entre eux, celui-ci sans doute a été surpris par sa faute, mais je demanderai compte de son sang à la sentinelle.» Frères, voilà qui est terrible et redoutable à l'extrême.

C'est pourquoi précisément appliquons-nous à nous paître plutôt tout d'abord convenablement nous-mêmes, le troupeau du Christ, le sacerdoce royal, et efforçons-nous de soumettre la chair à l'esprit, afin que le bien en nous ne soit pas dominé par le mal. Et puis, lorsque nous aurons atteint le fond de l'humilité et que nous aurons lavé dans les flots de larmes que provoque l'humilité les souillures du péché, lorsque nous aurons tiré d'un sentiment de contrition la douceur et la paix de l'esprit, et que, dans notre immense soif de la justice de Dieu, nous aurons été rassasiés des biens ineffables de son royaume, grâce à l'Esprit consolateur, lorsque ensuite, après avoir recouvré par là des entrailles de compassion et de miséricorde, nous aurons obtenu la pureté du coeur dans une parfaite impassibilité et que nous verrons la lumière de Dieu, c'est-à-dire l'Esprit saint lui-même qui réalise et prononce en nous les mystères cachés du royaume de Dieu, parce que nous avons réconcilié en nous les contraires en un sentinelle unique dans une profonde paix; lorsque nous aurons mis en premier lieu la paix en nous et que nous aurons fait de nous-mêmes un instrument où s'accordent âme et corps dans l'Esprit unique qui est Dieu : non seulement cela, mais lorsque, dans de nombreuses tentations, dans de nombreuses épreuves et afflictions, nous aurons attendu fidèlement le Christ, supporté d'être persécutés, remercié d'être injuriés, béni d'être maudits, sans penser mal de personne en aucun cas, et que nous aurons tout subi et tout supporté en gardant notre jugement inébranlable sur le fondement de la vertu, lorsque, finalement, par tous les moyens et en toutes les circonstances déjà dites, nous aurons fait notre croissance dans la stature selon le Christ et que nous serons parvenus à la taille de l'homme parfait, à la mesure de la stature parfaite du Christ, dans la connaissance parfaite de Dieu et dans la sagesse des paroles et des mystères concédés par le saint Esprit, alors nous pourrons également nous dévouer à aider autrui, comme les derniers des serviteurs, si du moins nous sommes aussi appelés d'en haut, selon la parole du Seigneur : «Celui qui veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous et le serviteur de tous.»

Mais tant que nous n'en serons pas arrivés là à force de lutter, ne bougeons pas, je vous en prie; restons soumis à nos pères selon Dieu et à Dieu lui-même qui contient toutes choses, en nous exerçant chaque jour à la pénitence et en nous purifiant avec les larmes selon Dieu, afin que nous puissions connaître Dieu et savoir qu'il ne ment pas, lorsqu'il s'agit de donner ce qu'il leur a promis à ceux qui l'aiment et qui observent ses divins préceptes. C'est lui qui attribuera le salaire à chacun selon ses oeuvres, lorsqu'il leur remettra le royaume, en soumettant toutes choses à Dieu le Père lui-même, à qui conviennent toute gloire, honneur et adoration, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles sans fin. Amen.